

—Avez-vous opéré le recensement des portes et fenêtres de Mme Dubief ? demanda-t-il en riant.

—Oui, et c'est même à ce popos que nous vous avons écrit.

—La chose a bien marché ?

—Le mieux du monde.

—Vous avez vos renseignements ?

—Très précis... Je tracerai demain le plan des lieux. Nous savons que Simone couche dans la maison, nous savons que la clef reste jour et nuit sur la porte de sa chambre à laquelle, en passant par le jardin, nous arriverons facilement.

—Eh ! bien, mais, s'écria Maurice, tout cela me semble parfait.

—Sans doute, seulement voici qui l'est moins.

—Quoi donc ?

—Ceci...

Et Verdier tendit au jeune homme la lettre écrite à Simone par le comte Yvan.

—Qu'est-ce que ce papier ?

—Lisez.

Maurice lut d'un seul coup d'œil et fronça les sourcils.

—Eh bien ! qu'en pensez-vous ? demanda Lartigues.

## XXXIX

—Ce que j'en pense ? s'écria le fils d' Aimée Joubert. Parbleu ! ce que vous en pensez vous-même... Le comte Yvan à Paris, en relations avec Simone, lui parlant de Marie Bressolles et d'Albert de Gibray, et travaillant sans le moindre doute à démolir nos plans, c'est très dangereux...

—Mais comment diable avez-vous fait pour vous procurer cette lettre ?

—Je l'ai prise tout simplement sur une table dans la chambre de Simone, au pensionnat... répondit Lartigues.

—C'est notre bonne étoile qui vous a conduits là... Il est clair comme le jour que le comte Yvan se cache, que son prétendu voyage n'est qu'une feinte, et qu'il a entrepris la guérison d'Albert de Gibray pour m'enlever Marie.

—Vous croyez ?

—Parfaitement, et d'ailleurs nous saurons bientôt à quoi nous en tenir...

—De quelle manière ?...

—Il faut suivre demain Simone et savoir où elle ira.

—Je m'en charge... dit Lartigues.

Maurice reprit, avec un mauvais sourire :

—Et moi qui jugeais inutile la suppression du comte Yvan !... Moi qui refusais de m'en mêler !... Il est bien probable que demain j'aurai changé de manière de voir.

—Ah ! vous revenez à notre avis ? dit Verdier.

—J'y reviendrai sans doute quand je saurai ce qui se trame...

—Quel peut-être le but du comte ? demanda Lartigues.

—Tout simplement le désir de protéger deux amoureux peut-être... dit Verdier.

—Désir absurde ? s'écria Maurice. Jamais M. de Gibray ne donnera son consentement au mariage de son fils avec Marie.

—Qui sait ? Marie Bressolles sacrifie bien l'amour qui la consume pour sauver son père d'un désespoir mortel... M. de Gibray immolera peut-être sa haine pour sauver la vie de son fils... Je ne vois que cela, moi, au fond de toutes les menées du comte, et si je ne suis point dans le vrai je suis du moins dans le logique...

—En tout cas, fit vivement Maurice, le comte, en agissant ainsi, ferait crouler l'édifice si laborieusement construit par nous... Quel que soit son but, ce but est dangereux...

—Je me demande où il est allé se cacher, murmura Lartigues.

—C'est à vous de le savoir...

—Et je le saurai...

—Quant à Simone, il importe de nous en débarrasser au plus vite ! reprit le fils d' Aimée Joubert. Etes-vous prêt ? ajouta-t-il, en s'adressant à Verdier, qui répondit :

—Pas encore... D'ici à deux ou trois jours seulement je pourrai mettre de l'acide prussique en quantité suffisante à votre disposition...

—Hâtez-vous... Songez que la signature du contrat doit avoir lieu dans une semaine...

—Demain nous verrons-nous ? demanda Lartigues.

—Oui, mais le soir seulement, et à une heure avancée de la soirée, car je resterai tard à l'hôtel de la rue de Verneuil. Où vous trouverai-je ?

—Nous avons attendrons ici tous les deux...

—Et vous pourriez me dire ce que Simone aura fait pendant la journée ?...

—De point en point.

—A demain donc... Je vous quitte...

—Moi je partirai tout à l'heure... fit Verdier, je ne veux pas qu'on me rencontre avec vous sous ce costume...

—Que je vous blâme beaucoup d'avoir pris, car vous savez qu'il est connu et signalé... répliqua Maurice.

Verdier haussa les épaules.

—Celui qu'on signale, dit-il, est l'abbé Méryss, un homme relativement jeune et d'apparence vigoureuse. On ne le reconnaîtra point dans le vieux curé de campagne, courbé et alourdi par l'âge... Soyez sans inquiétude...

Maurice partit.

Le faux abbé ne tarla point à en faire autant et quitta le petit hôtel en voûtant ses épaules et en s'appuyant sur sa canne.

Il était en ce moment près de onze heures du soir.

\* \* \*

Mme Rosier, nous le savons, s'était tracé un plan, et pour l'exécuter elle explorait successivement tous les quartiers.

Ce jour-là, avec la coopération de Jodelet et de Martel, de Galoubet et de Sylvain Cornu, elle battait le quartier des Ternes.

Tout Paris devait être ainsi épluché passé au crible. Hôtels, maisons garnies, chambres meublées, étaient l'objet des investigations les plus minutieuses.

Il semblait impossible à la policière que ce labeur incessant, acharné, ne finit point par donner quelque résultat.

Vers sept heures elle renvoya Jodelet et Martel qui, ayant passé sur pied la nuit de la veille, avaient absolument besoin de repos.

Elle garda seulement Sylvain Cornu et Galoubet.

Debout depuis le matin Aimée Joubert était brisée, mais elle se raidissait contre la fatigue et voulait, avant d'entrer chez elle, visiter deux ou trois tripots clandestins qu'elle connaissait dans le faubourg du Roule, et prendre des renseignements auprès de certains habitués ayant avec la police des attaches mystérieuses.

Mme Rosier ne portait aucun déguisement.

Son costume de ville était celui d'une bourgeoise fort à son aise et presque élégante.

Sylvain Cornu avait un uniforme de maître d'équipage à bord d'un navire de l'Etat.

Galoubet portait la vareuse et le chapeau de cuir bouilli d'un matelot.

En voyant passer nos trois personnages, le plus malin n'aurait jamais deviné en eux trois *numéros* de la brigade de sûreté.

Aimée Joubert emmena dîner ses compagnons dans un restaurant de l'avenue des Ternes, et les quitta vers neuf heures pour aller jeter un coup d'œil dans les tripots dont nous avons parlé.

Sylvain et Galoubet devaient l'attendre au restaurant.

La policière fit sa ronde, ayant partout le mot de passe, et comme une joueuse émérite jeta quelques pièces de cent sous sur les tapis verts crasseux.

Inutile tournée.

Les visites n'amènèrent aucune découverte.

A dix heures et demie elle était de retour près de ses acolytes, leur fit un signe et descendit avec eux, par une soirée magnifique, la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Tous les trois allaient lentement.

Mme Rosier s'appuyait au bras de Sylvain Cornu, très digne sous son accoutrement de marin.

Galoubet marchait à côté d'eux.

Ils causaient à demi-voix, à bâtons rompus, de choses et d'autres, et venaient de dépasser la rue de Penthièvre.

Vers onze heures du soir, dans le riche faubourg Saint-Honoré, les boutiques sont presque toutes closes.

On chemine entre de vastes hôtels, magnifiques et mornes, avec leurs façades en pierre de taille et leurs hautes portes cochères rigoureusement fermées.

Galoubet aperçut tout à coup la lanterne rouge d'un débit de tabac.

—Bonne affaire ! dit-il. Je vais me payer pour cinquante centimes de caporal... Marchez toujours, je bourre ma *bouffarde*, je l'allume et j'aurai tôt fait de vous rejoindre...

—Nous prendrons la rue Royale et le boulevard... répondit Mme Rosier, qui, en effet, continua sa route avec Sylvain Cornu tandis que Galoubet entra chez le marchand de tabac, cumulant avec cette industrie privilégiée celle de liquoriste.

Il n'y avait pas un seul client dans la boutique.

Le mari dormait derrière son comptoir à liqueurs tandis que sa femme lisait un roman derrière son comptoir à tabac, en face de sa balance et de ses boîtes à cigares et à cigarettes.

—Un paquet de cinquante centimes, madame, s'il vous plaît... dit Galoubet.

La femme quitta sa lecture pour chercher sur un rayon, derrière elle, le paquet demandé.

—Bon ! fit-elle d'un ton maussade, il y en a plus ! Je lui avais cependant dit d'en monter tantôt, à ce paresseux-là ! Mais quand il s'agit de se remuer, bernique-sansonnet ! plus personne ! Timogène ! eh ! Timogène.

Le mari, qui portait le nom de Timogène, fit un bond sur sa banquette de moleskine.

—Eh ! bien, quoi, bobonne ? demanda-t-il en se réveillant. Qu'est-ce que c'est ? qu'y a-t-il ?

—Il y a qu'il n'y a plus de paquets à cinquante centimes sur la tablette... Descends en chercher et vivement ! Je ne peux pas quitter la boutique, tu dors toujours !

Timogène prit une lumière et sortit en bâillant.

—Excusez-moi, monsieur, dit la marchande au faux matelot. Ça ne va pas être long...

—Suffit, madame, j'attendrai...

—Donnez-vous la peine de vous asseoir...

—Inutile... les jambes sont bonnes...

Et Galoubet tira de sa poche une blague qu'il ouvrit pour être prêt à y introduire le contenu du paquet qu'on allait lui remettre.

En ce moment la porte restée entr'ouverte s'ouvrit tout à fait, et un vieux prêtre à cheveux blancs, très voûté, s'appuyant sur une canne à pomme d'ivoire, en franchit le seuil.

Tout en arrangeant sa blague, Galoubet regarda distraitemment le nouveau venu.

## XL

—Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur, demanda la marchande au vieux prêtre qui répondit :

—Veuillez me donner, madame, un timbre de vingt-cinq centimes.

La voix était nasillarde et traînante.

Galoubet la trouva bizarre et regarda plus attentivement celui qui venait de parler.

Le vieil ecclésiastique avait posé son bréviaire sur le comptoir.

Il en tira une enveloppe longue, de papier d'un gris jaune, sur laquelle il colla le timbre que la marchande venait de lui donner en échange de vingt-cinq centimes.

—Merci, madame, fit-il ensuite en sortant de la boutique.

Galoubet, qui le suivait des yeux à travers les carreaux, le vit glisser l'enveloppe jaunâtre dans la boîte aux lettres du bureau de tabac.